

ETC



Quand la révolution passe à l'histoire

France Gascon

Number 7, Spring 1989

L'effritement des valeurs

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/36354ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (print)

1923-3205 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gascon, F. (1989). Quand la révolution passe à l'histoire. *ETC*, (7), 19–21.

Quand la révolution passe à l'histoire



Scène du film *La Nouvelle Babylone*, U.R.S.S., 1929.
G. Kozintsev et L. Trauberg, réalisateurs

De triomphale et bruyante qu'on l'avait connue, la révolution un jour se fit «tranquille». Puis, peu après, on émit la possibilité qu'elle puisse être «intérieure». La résorption progressait rapidement et elle fut bientôt totale. Au point où le terme de révolution disparût à toutes fins pratiques du vocabulaire courant et n'y réapparût plus, de manière occasionnelle, que pour être associé à un quelconque et vulgaire désordre, soudain et malvenu.

Le fléchissement de la cote n'affectait cependant pas toutes les formes du terme. Autant la révolution, et les valeurs que le terme recouvre, n'arrivaient plus à retrouver les adhésions qu'elles avaient autrefois suscitées, autant s'affirmait de son côté un engouement

nouveau pour *les Révolutions*, avec un grand R cette fois, bien datées et aussi bien situées, comme celle de 89 ou celle d'Octobre. Historiens, muséologues, commentateurs et politiciens se tournaient maintenant vers celles-ci comme vers une manne féconde, prête à livrer une inépuisable matière à étude, à spectacle, à fête ou à rétrospective, tous événements susceptibles d'être repris dans un gigantesque happening médiatique qui en amplifierait encore l'impact. La révolution réapparaissait donc sous la forme de ses occurrences passées, documents à l'appui. Elle provoquerait encore une fois les mouvements de foule. Celle-ci serait cependant davantage transportée par l'émotion que lui procurerait la redécouverte de son passé que par l'espoir (des lendemains qui chantent) et par la foi (qui déplace les

montagnes), dont la ferveur révolutionnaire l'avait si généreusement gratifiée il n'y a pourtant pas si longtemps.

Un autre retournement

Le profil rigoureusement asymétrique qu'offrent ces deux dernières tendances — qui, d'un côté, laissent se perdre et s'«effriter» ce qui, par ailleurs, à propos du même concept, gagne en ampleur et en résonance — est assez caractéristique du mouvement de retournement qui semble affecter l'espace actuel de nos valeurs. Celui-ci donne en effet une impression de circularité, ramenant à l'avant-plan des valeurs qui en avaient été exclues et, inversement, en en rejetant d'autres qui s'y étaient déjà imposées avec force. Ce mouvement de retournement et les échanges un peu mécaniques qu'il opère nous laissent ambigus. Là où on croyait assister à un passage irréversible et à un désengagement vis-à-vis d'une idée, on assiste plutôt à une certaine forme de rapprochement, telle que le permet le processus par lequel une idée est confondue à un objet réel qui la manifeste, ou alors qui prend sa place. Ici, en lieu et place de l'idée révolutionnaire, apparaissent des Révolutions, sous formes d'événements historiques minutieusement reconstitués, et qui, à leur tour, se présentent comme des points de convergence pour la collectivité qui les génère et les consomme. Une fascination en a donc remplacé une autre, même si l'objet qui la déclenche est sans commune mesure avec le précédent.

Ce mouvement de retournement rend donc équivalentes des choses qui n'en sont pas. Il n'y a rien en effet qui soit aussi éloigné de la révolution que sa reconstitution. Il n'est donc pas étonnant dans ces conditions que, dès que l'on confronte la première à la seconde, une suite ininterrompue de contrastes et de paradoxes surgisse. La figure du paradoxe pourrait bien être la première impression, et la plus durable, à nous être fournie par l'observation des transformations qui affectent l'univers des valeurs. Cela est encore plus vrai lorsqu'on examine le sort fait à des valeurs aussi chargées que celles qui se rassemblent autour de l'idée de révolution. Notre couple révolution-Révolutions fait apparaître des oppositions qui semblent irréconciliables. On va jusqu'à se demander comment une chose a pu produire son contraire et on commence même à douter qu'il y ait un point commun entre des entités aussi éloignées l'une de l'autre que le sont, d'une part, la révolution, cette volonté de changement qui procède par dénonciation du passé et qui trouve dans des analyses et des rationalisations forcément réductrices, les équations simples et les modèles d'action visant à créer un présent et un futur qui ne seront plus à l'image du passé... et, d'autre part, le retour sur les Révolutions, qui procède quant à lui la plupart du temps par petites touches, avec érudition et compassion, dans

le plus grand respect du passé, y compris des décombres des Révolutions, et qui progresse lentement à l'intérieur de ce passé, tentant de faire la part du bon droit et du méfait, ramenant à des proportions plus humaines les faits illustres et mettant au jour d'autres faits qui y avaient échappé.

La distance de la réappropriation

Une fois noté tout ce qui sépare la révolution de sa reconstitution, on aurait tort de limiter l'analyse à ce mouvement de retournement qui a eu pour effet de vider un événement de sa substance vitale pour en faire un simple objet d'étude. Il serait faux de prétendre que l'idée révolutionnaire ait été victime des reconstitutions qui lui ont succédé. C'est bien plutôt le contexte socio-historique ayant présidé à l'éclosion de cette idée qui s'est transformé et, en se transformant, a fait tomber en désuétude une idée qui lui avait été centrale. À partir de ce moment, l'idée révolutionnaire ne pouvait plus désormais se concevoir qu'à l'intérieur de son contexte socio-historique propre, lequel exigerait dorénavant d'être daté et situé, et signalerait donc ainsi qu'il appartenait à un passé bel et bien révolu. Le passage était particulièrement difficile à accepter parce qu'il consacrait la fin d'une époque et le remplacement d'un système de valeurs par un autre. Une des façons de le nier fut de persister à n'y voir qu'un simple effet de mode ou de circonstances, ou alors un autre assaut porté à l'encontre d'une idée qui s'était toujours développée de toute façon dans un contexte d'adversité.

Les nombreuses réflexions posées sur les Révolutions, en tant qu'objets historiques, nous forcent à faire une nuance importante quant au degré de désuétude dans lequel est tombé l'idée révolutionnaire. Encore là, il faut reconnaître un paradoxe : en étant traitée comme un objet historique, l'idée révolutionnaire est dans un premier temps déclassée et mise à distance, mais pour tout aussitôt se reformer dans ses multiples aspects sous l'œil des spécialistes qui la scrutent et se l'approprient. Ceux-ci ont concouru, par leurs efforts, ainsi que par la manifestation de leur intérêt face aux Révolutions, à imposer le constat que le moment révolutionnaire, même révolu, obsolète et non reproductible, demeurerait un des principaux ferments de l'histoire contemporaine. Lors du moment révolutionnaire, l'histoire donne en effet l'impression de s'accélérer, multipliant les événements qui exprimeront de façon exceptionnelle les tensions animant le corps social et cela, au moment même où celui-ci s'apprête à redéfinir le point d'équilibre sur lequel il repose.

Une rhétorique à l'œuvre

Les Révolutions se présentent dans la trame historique comme des moments particulièrement riches et significatifs, non seulement à cause du nombre et de l'éclat

des événements qui les constituent, mais d'abord et avant tout parce qu'ils sont traversés et animés par une rhétorique qui unit tous ces événements et sera suffisamment claire et retentissante pour arriver à rallier une collectivité et aussi à donner un sens et une direction aux faits les plus disparates. Cette rhétorique était remarquablement mise en action dans le film *La Nouvelle Babylone* que la Cinémathèque québécoise projetait récemment à Montréal dans le cadre des célébrations de son 25^e anniversaire. Nous le citons ici, car nul objet ne peut mieux qu'une œuvre d'art, par l'unité qu'elle installe, nous figurer et nous faire ressentir la cohérence de l'univers révolutionnaire, qui se percevait dans ce film à travers un mélange très éloquent de rigueur et d'exubérance extrêmes. Entre la rhétorique de la révolution et la rhétorique filmique, la coïncidence était parfaite.

Ce film muet, donné à Montréal en projection-concert, avait été réalisé pendant une période révolutionnaire (l'U.R.S.S., années 20) à propos d'une autre période révolutionnaire (la Commune de Paris). Y crevaient l'écran toutes les grandes convictions qui ont animé l'idéal révolutionnaire de l'époque : l'opposition de deux univers, celui des bourgeois et celui des ouvriers, abordés tout au long du film dans le plus strict parallélisme qui jamais ne les fait se rejoindre; la valeur du travail manuel qui, même humble et harassant, est traité comme s'il s'agissait d'un ballet; la valeur également de la machine, qui imprime son rythme saccadé à l'ensemble des images du film; l'inscription du destin personnel dans un destin collectif qui le transcende et qui donne même à la mort un sens. Le film arrivait à combiner également, de manière d'ailleurs assez étonnante, un ton épique, qui traduisait la gravité historique du moment révolutionnaire, et un humour plutôt réducteur, lequel se retrouvait autant dans l'image que dans la musique, les accents parfois très ironiques de cette dernière servant le plus souvent à tourner en ridicule les bourgeois de l'époque. Cette mise en scène d'une idée révolutionnaire nous faisait tout aussi bien sentir la distance qui nous en séparait que la richesse du souffle qui l'animait : si, au fur et à mesure que le film progressait, nous nous prenions à penser que, parce que cette esthétique était révolue, jamais un tel film ne pourrait être refait, du moins de cette façon, le contenu filmique n'en apparaissait néanmoins jamais ni moins crédible, ni moins éminemment convaincant, que l'on partage ou non les idéaux mis de l'avant par les auteurs.

La fin d'un modèle autoritaire

La clarté de la rhétorique révolutionnaire a un prix. Elle repose sur un principe d'exclusion qui n'est jamais bien loin de la Terreur, cette face honteuse de la révolution, celle précisément à travers laquelle nous est pour la première fois apparue intolérable l'idée de la révolution. Le fait de reconstituer des Révolutions suppose presque

obligatoirement de réintroduire un espace critique à l'intérieur d'un mode de pensée qui, parce qu'il s'est très tôt figé, n'a pas permis à un tel espace de se développer. L'implacable logique de l'adversité que suivait la révolution l'amenait à traiter la réinsertion d'un espace critique comme un désaveu. Le grand mérite des retours sur les Révolutions est bien de nous permettre d'échapper à cette logique et de nous donner accès ainsi à certains des moments les plus essentiels à la compréhension de notre époque et de notre condition.

La révolution, modèle qui, dans ses débordements, se révèle davantage autoritaire et disciplinaire que le laissait entendre l'idéal qu'elle professait, réapparaît donc à travers des pratiques historique et culturelle, au moment même où celles-ci ne sont jamais allées aussi loin dans la mise en échec de ce modèle autoritaire, rejoignant ainsi un rejet qui est au cœur de la «post modernité». C'est cette même époque que Gilles Lipovetsky décrit dans *L'Ere du vide* comme le moment «où les sociétés occidentales tendent de plus en plus à rejeter les structures uniformes et à généraliser les systèmes personnalisés à base de sollicitation, d'option, de communication, d'information, de décentralisation, de participation», avec comme résultats, ajoute-t-il, «le développement des structures fluides modulées en fonction de l'individu et de ses désirs, la neutralisation des conflits de classe, la dissipation de l'imaginaire révolutionnaire, l'apathie croissante, la désubstantialisation narcissique, le réinvestissement cool du passé.» Ce sont les valeurs que nous assigne notre époque : c'est à partir d'elles et au travers d'elles que nous continuerons d'ausculter les Révolutions, ces événements qui, marqués à la fois par la plus grande confusion et la plus grande clarté, auront le plus contribué à nous précipiter vers l'idéal démocratique et libertaire dont la post modernité ne constitue qu'un prolongement.

France Gascon

(France Gascon est conservatrice en chef au Musée McCord)